

Saisir l'histoire dans la singularité individuelle ?

(Recherches pinagotiques)

Jean-Luc Mayaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/61>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1998

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Jean-Luc Mayaud, « Saisir l'histoire dans la singularité individuelle ? », *Ruralia* [En ligne], 03 | 1998, mis en ligne le 25 janvier 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/61>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Saisir l'histoire dans la singularité individuelle ?

(Recherches pinagotiques)

Jean-Luc Mayaud

« [...] Il a fallu pour retrouver ta vie,
qu'un homme se donnât, passât
et repassât tant de fois le fleuve des morts ;
il s'en console, te remercie encore.
Et son plus grand chagrin,
c'est qu'il faut te quitter ici. »¹

- ¹ Le bel ouvrage que publie Alain Corbin est sans ambiguïté. Son titre ne prête pas à confusion puisque l'énoncé d'un nom assorti de dates, « Louis-François Pinagot », « 1798-1876 » est aussitôt précisé par les deux expressions : « monde retrouvé » et « sur les traces ». Autrement dit, tout artifice rhétorique mis à part, il ne devrait s'agir ni de la monographie du village d'Origny-le-Butin (Orne) au siècle dernier, ni de la biographie d'un inconnu dont la sortie du « néant » ne serait due qu'au seul hasard du doigt pointé par un historien sur une page d'une table décennale de l'état civil. Alors, de quelle histoire s'agit-il ici ?
- ² Le sabotier Louis-François Pinagot n'est pas entré dans l'histoire au sens habituel donné à cette expression : pauvre ayant vécu pauvrement, analphabète, il n'a pas écrit ses mémoires, il n'a conquis aucune position élective, il ne s'est distingué par aucun délit constaté et par aucune condamnation. Avant Alain Corbin, personne n'a écrit sur lui. Hormis une nombreuse progéniture, il n'aurait vraisemblablement laissé de son passage sur terre que des sabots, objets usuels au XIXe siècle : quand bien même quelques pièces auraient échappé à l'usure et au feu, elles ne seraient pas identifiables aujourd'hui comme ayant été fabriquées de sa main. Parfait inconnu, donc, comme des millions d'autres, que les historiens n'ont tout au plus saisis que collectivement, au temps pas si lointain d'une histoire sociale sérielle à laquelle Alain Corbin a apporté sa pierre, comme beaucoup de ses pairs². Inconnu, auquel l'auteur, non sans états d'âme, tente de « redonner vie », cherchant toutes les traces archivistiques possibles j'y reviendrai, tentant de cerner le

ou les groupes auxquels il appartient ou est censé appartenir, ré-inventant avec rigueur et talent la forêt, le travail du sabotier, le bruit du sabot le paysage sonore cher à l'auteur³, le mode d'habiter et celui de se nourrir, évoquant encore le bonheur possible, tout en se défendant d'une vision doloriste de l'histoire. Pinagot, saisi dans l'espace et dans le temps qui lui sont propres, l'est aussi dans son époque : la position heuristique ici développée étant de récuser, à juste titre, le fait que la « grande histoire » construite par l'historien n'est pas nécessairement perceptible par le contemporain anonyme.

3 Audacieuse, voire iconoclaste et provocatrice, la démarche mérite d'être saluée. Le projet est clairement énoncé, dès l'introduction, par les citations extraites du journal tenu par Alain Corbin au début de ses recherches : « il faudra tout faire pour reconstituer son horizon spatial et temporel, son cadre familial, amical, communautaire ; les valeurs et les croyances auxquelles il était probablement attaché ; pour imaginer ses joies, ses douleurs, son inquiétude, ses colères et ses rêves ; il nous faudra pratiquer une histoire en creux, de ce qui est révélé par le silence même » (p. 13). La posture historique, explicitée au fil des pages, est également discours de la méthode lorsqu'il s'agit de faire un « effort d'identification et donc de déconstruction de notre propre savoir historique » (p. 181). Pour ce faire, l'auteur, bien qu'il donne çà et là quelques coups de griffe, emprunte aux sciences humaines et aux historiens de l'histoire sociale fine. Certes, en l'absence d'une grande densité archivistique, il ne s'agit pas ici de *microstoria* ; il ne s'agit pas davantage d'une étude prosopographique du groupe social des sabotiers d'Origny-le-Butin ou de l'écart de la Basse-Frêne ; l'auteur récuse de même une approche directement anthropologique ; sa démarche se rapproche peut être davantage de celle de l'*alltagsgeschichte*... Mais qu'importent ici les qualificatifs d'appartenance⁴ : *Le monde retrouvé* est à la fois tout cela et autre chose.

4 Il s'apparente, certes, à ces pratiques plurielles de l'histoire sociale de la fin du XXe siècle : en effet, la démarche d'Alain Corbin est constituée d'un permanent aller-retour entre « son » individu et les groupes sociaux, familiaux, professionnels auxquels il appartient et/ou qu'il fréquente. Pinagot insaisissable est ainsi patiemment contourné et encerclé, souvent pris avec d'autres dans les mailles du filet de l'historien. Particulièrement pertinentes et fines sont les pages consacrées au travail des sabotiers, à leur lieu de travail, et parfois d'habitat les loges, à la délinquance, à la culture professionnelle des gardes forestiers, à l'économie non monétaire, faite d'arrangements non repérables et l'on peut regretter alors que ne soient pas cités les travaux de Laurence Fontaine. Il en va de même des tentatives d'évaluation des revenus des ménages pluri-actifs, analysés dans leur insertion dans l'économie proto-industrielle, même si Alain Corbin, renvoyant pourtant à la thèse de Claude Cailly sur la proto-industrialisation décalée⁵, semble récuser cette grille de lecture applicable à tant de sociétés rurales, estimant qu'il « convie[nt] de se méfier de tous les concepts qui dérivent de la lecture d'un cours de l'histoire et d'analyses rétrospectives menées en fonction d'un futur advenu » (p. 122). Richesse succulente encore de l'ouvrage, lorsqu'il s'agit de décrire la mutation des travaux féminins, qui passent du filage à domicile à la ganterie et à la fabrication de filets et d'opposer la lecture de la forêt par les notables « régionalistes » à celle de ceux qui y vivent et y travaillent au quotidien. Pages remarquables, toujours, que celles qui sont consacrées à la justice et aux arrangements, Alain Corbin révèle ici un autre univers mais est-ce véritablement neuf ?, différent des sociétés du défi analysées en Gévaudan⁶ ou dans le Quercy⁷. Il découvre un monde plus atone, à moins que les sources consultées n'aient produit des effets pervers : la géographie de la délinquance,

par exemple, ne recouvre que les écarts... Le monde de la forêt et de ses lisières n'est-il pas la cible privilégiée des gardes et d'une justice qui traquent volontiers les « marginaux » que seraient les sabotiers et leurs familles ?

- 5 Au cœur de ce *Monde retrouvé* vit Louis-François Pinagot. Si le registre de conscription militaire de la classe 1818 a disparu, nous privant de tout portrait physique encore qu'à cette date les renseignements fournis par cette source soient moins riches qu'aux décennies postérieures, la consultation et la mise en œuvre des principales sources habituelles de l'histoire fine permettent à l'auteur de dresser la généalogie de la famille Pinagot on peut regretter l'absence de toute représentation généalogique figurée. Une lecture de l'appareil critique plus de 700 notes malheureusement rassemblées en fin d'ouvrage (45 pages), révèle toutefois que les archives notariées ont été négligées. Mais il faut surtout revenir, ici, sur l'évaluation de la position sociale qu'Alain Corbin propose de son héros. Louis-François Pinagot aurait été « indigent » pendant de nombreuses années : le début de la décennie 1830 serait « sinon [la période] [de son] glissement [...] dans une profonde misère, du moins de la reconnaissance de son indigence », puisque le conseil municipal l'exempte « de la cotisation mobilière [...] attendu [ses] faibles ressources » (p. 267) ; c'est effectivement le moment où « le couple a cinq et six enfants à charge et [où] l'aîné n'est pas encore en âge de travailler » (p. 80). En 1841, il semble que Pinagot soit encore ? toujours ? « reconnu comme indigent » (p. 59). Pourtant, en 1839, le curé de la paroisse le classait parmi « ceux qui “possèdent une vache et aussi une vache et un cheval” » c'est-à-dire dans les rangs de ceux que le prêtre juge dans une situation meilleure en toute relativité que celui (47 % des ménages) des « mendiants » et des « individus les plus pauvres, quelle que soit l'origine de leur misère » (p. 55). La possession d'une vache par Pinagot ne manque pas d'intriguer, et Alain Corbin, confronté à ce qu'il juge être une « anomalie » (p. 240), préfère expliquer la provenance de cet animal par un quelconque « arrangement avec un cultivateur » (p. 240). Pourtant, l'activité du sabotier n'empêche ni la pluri-activité familiale ni les éventuelles activités agricoles qu'atteste la possession de bétail (pp. 141-143). Si la présence de cette vache dérange, n'est-ce pas parce qu'elle remet en cause la position sociale « miséreuse » de Louis-François Pinagot au sein de la société de la Basse-Frêne ? Il me semble pourtant que l'existence de ce seul animal impose de réviser le discours du conseil municipal et des « notables » petits notables, tout comme la perception qu'a le curé Pigeard de ses paroissiens : les limites de l'indigence, comme celles de la pauvreté sont-elles invariables et définitives ?
- 6 Mais l'analyse sociale est-elle au cœur de la démarche d'Alain Corbin ? Non, car il est bien loin de boucler la boucle, revenant à l'histoire sociale avec laquelle il a commencé son œuvre. *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot* est, par bien des pages, un livre-prétexte, qui permet de formuler les interrogations les plus radicales sur le métier d'historien. Il invite ainsi à une nécessaire réflexion sur l'outillage mental de l'historien. Réflexion salutaire et solitaire par laquelle Alain Corbin met ses pas dans ceux de Lucien Febvre et dont il faut saluer l'opportunité dans l'actuelle atonie du débat historiographique. L'explication constante de ses hésitations dans la compréhension comme dans l'interprétation contribue à la séduction du livre, dont elle est l'enjeu. Mais le défi apparaît parfois impossible. Je prendrai pour seul exemple celui de l'utilisation du terme « misère », et de ses déclinaisons, qui me semblent ressortir du registre de vocabulaire de la philanthropie des notables du siècle dernier. Qu'en est-il exactement de la description de la Basse-Frêne ? L'auteur la présente comme « la zone la plus misérable

du département » (p. 58) ou encore comme « l'épicentre de la misère sur le territoire de cette petite commune » (p. 242) ; mais il reconnaît, finalement, que cette misère est conjoncturelle puisqu'en 1866, « la prospérité de l'Empire s'y fait sentir, modestement ». Ne s'agirait-il pas plutôt de poser la question de la « souffrance sociale », en se gardant bien, comme y invite Alain Corbin, de tout anachronisme ? Souffrance peut-être consentie par Louis-François Pinagot, apparemment resté l'un des rares « miséreux » de la Basse-Frêne, mais peut-être demeuré tel pour de multiples raisons, parmi lesquelles le souci de l'installation de ses enfants doit être pris en compte : n'est-il pas finalement l'un des protagonistes certes indirects de cette « familialisation » de la Basse-Frêne et de « son aisance nouvelle d'ailleurs toute relative, qui accompagne la mort ou l'exode des plus pauvres et d'une partie des jeunes, [qui] peut aussi être perçue comme un rétrécissement, comme un assoupissement de la vie sociale » (p. 62) ?

- 7 Histoire différente, donc, que celle d'Alain Corbin, par la posture, par le projet de recherche, par l'écriture qui met en scène autant Louis-François Pinagot que son historien, ses doutes et sa méthode : l'auteur prend un soin particulier à rappeler au fil des pages les limites du saisissable, affirmant ainsi qu'il lui faut « évolu[er] du possible au probable ». (p. 183), jusqu'à « imaginer, en de très fortes et convaincantes lignes, les sonorités du parler de Louis-François et de son entourage » (p. 94). Alain Corbin ne s'est pas renié et demeure le grand historien des sensibilités que son œuvre atteste : après *L'odorat et l'imaginaire social*, *Le désir de rivage*, et le *Paysage sonore et [la] culture sensible*⁸, *Le monde retrouvé* apparaît comme le point d'orgue d'un édifice progressivement et magistralement construit. L'auteur, s'engageant physiquement sur les traces de Pinagot en parcourant les chemins de la Basse-Frêne, n'offre-t-il pas à ses lecteurs une merveilleuse approche sensible du paysage ? Il réalise ici une admirable lecture de la ruralité, ruralité lue « de l'intérieur », ruralité dégagée des poncifs et des caricatures des témoins lettrés du siècle dernier, trop souvent pris au pied de la lettre par les historiens.
- 8 Reste que, si les pages de cet ouvrage sont passionnantes, il faut bien reconnaître que, une fois le livre fermé, le lecteur s'interroge sur ce qu'il a appris de la démarche historique et de Louis-François Pinagot. Certes, la leçon est brillante et, à l'évidence, tout discours historique se devra de préciser dorénavant la posture de l'auteur. Quant à la saisie de la singularité individuelle, de la connaissance historique de l'individu, de son monde ou des traces qu'il a laissées, le défi n'est-il pas utopique, tant les zones d'ombre de toute vie sont nombreuses ? L'auteur de cet utile plaidoyer pour l'approche de l'individu et la lecture des silences est-il véritablement parvenu à surmonter le défi qu'il a lui-même lancé ? Faut-il conclure que la quête de la singularité individuelle est impossible ? Ces interrogations pessimistes ne sont pas inutiles si l'on s'interroge sur l'histoire sociale et sur son devenir : œuvre d'un historien plus que confirmé, à la notoriété internationale, *Le monde retrouvé* doit-il susciter des émules ? Verrons-nous la multiplication de travaux universitaires de ce type que suggère Alain Corbin⁹, comme ont été naguère, par exemple, multipliées les thèses dites départementales, dont on cherche encore l'impossible synthèse ? Si la cause est entendue, tant il est évident que l'histoire sociale ne peut être qu'un jeu sur les échelles d'observation¹⁰, devons-nous en rester à l'approche de l'individu ? L'approche de la famille, du hameau et du groupe n'est-elle pas celle qui, en ultime analyse, permet à Alain Corbin de saisir l'individualité sociale de Louis-François Pinagot ? Une réelle pluri-disciplinarité ne demeure-t-elle pas riche de promesses ? *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, certes, renvoie l'historien à lui-

même, mais certainement pas au néant. À chacun de reprendre le questionnement formulé par Alain Corbin dans la plus grande rigueur.

NOTES

1. Jules MICHELET, *Histoire de France*, Préface à l'édition de 1869, réédition, Paris, Flammarion, 1974, tome IV.
2. Alain CORBIN, *Archaïsme et modernité en Limousin au XIXe siècle, 1845-1880. Tome I, La rigidité des structures économiques, sociales et mentales. Tome II, La naissance d'une tradition de gauche*, Paris, Marcel Rivière, 1975, 2 volumes, 1168 p. L'ouvrage a été récemment réédité aux Presses de l'Université de Limoges.
3. Alain CORBIN, « Histoire et anthropologie sensorielle », dans *Anthropologie et sociétés*, volume 14, n° 2, 1990, réédité dans Alain CORBIN, *Le temps, le désir et l'horreur. Essais sur le dix-neuvième siècle*, Paris, Aubier, 1991, pp. 227-244 ; Alain CORBIN, *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, 1994, 361 p.
4. Maurice GARDEN, « *Alltagsgeschichte, microstoria*, pourquoi pas histoire sociale ? », dans Claude-Isabelle BRELOT et Jean-Luc MAYAUD [dir.], *Voyages en histoire. Mélanges offerts à Paul Gerbod*, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, pp. 99-117.
5. Claude CAILLY, *Mutations d'un espace proto-industriel : le Perche aux XVIIIe-XIXe siècles*, s.l., Fédération des amis du Perche, 1993, 2 volumes, 742 p. et 326 p.
6. Élisabeth CLAVERIE et Pierre LAMAISON, *L'impossible mariage. Violence et parenté en Gévaudan, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Hachette, 1982, 363 p.
7. François PLOUX, *Les formes du conflit et leurs modes de résolution dans les campagnes du Lot (1810-1860)*, Thèse pour le doctorat en histoire sous la direction d'Alain Corbin, Université Paris I, 1994, 2 volumes, 548 f°
8. Alain CORBIN, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Aubier, 1983, 334 p. ; Alain CORBIN, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Paris, Aubier, 1988 ; Alain CORBIN, *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, 1994, 361 p.
9. « Je puis vous assurer que, si cent étudiants prenaient cent personnages autour de Pinagot comme sujet d'enquête, on renouvelerait complètement notre vision de la France rurale au XIXe siècle ! » : Alain CORBIN, propos recueillis par Antoine de GAUDEMAR et Robert MAGGIORI, « Comme un tableau où il subsisterait un point aveugle », dans « Livres », *Libération*, 26 mars 1998, pp. II-III.
10. Jacques REVEL [dir.], *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Hautes études, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996, 247 p.

INDEX

Index chronologique : XIX^e siècle